

« Veuillez décliner votre identité. Nom, prénom, date de naissance.

— Je m'appelle Linard, Madame le juge. Marc Linard, mais vous le savez déjà. Je suis né le 15 mars 1959. Et c'est une putain d'histoire que je vais vous raconter. Sacrement bizarre... Une histoire de chat, de quilles, et de meurtres. Un putain de mélange.

— Monsieur Linard, si vous pouviez arrêter de dire *putain* toutes les cinq secondes, j'apprécierais.

— Bien, Madame le juge. Comme vous voudrez. Je vais essayer, mais je ne vous promets rien...

— Essayez donc, monsieur Linard. Essayez donc... Et dites-moi tout ce que vous savez. »

Elle en a de bonnes, la juge d'instruction... Dire tout ce que je sais... Mais par où commencer pour être sûr qu'elle comprenne ?

« Il va falloir remonter un peu dans le temps, pour planter le décor. Sinon, ça ne va pas être très clair...

— Eh bien, remontez, monsieur Linard. Aussi loin que nécessaire. Mais ne musardez pas trop en route ; vous savez que le temps presse : nous avons une affaire à résoudre. »



## 2

Journaliste, j'avais fait les frais, à cinquante-trois ans, d'une restructuration au sein du quotidien national qui m'employait. L'essor d'Internet rendait la vie difficile à la presse papier. C'était ce que tout le monde disait.

C'était surtout un excellent prétexte pour éclaircir les rangs des équipes et augmenter d'autant les dividendes versés aux actionnaires. Mais tout cela n'avait finalement que peu d'importance à mes yeux.

De toute façon, j'étais fatigué.

Fatigué de ce métier qui m'imposait une perpétuelle course en avant. Fatigué de ma vie à Paris.

Pourtant, j'ai toujours aimé cette ville.

Jeune homme, c'est avec un enthousiasme débordant que je suis, comme on disait alors, « monté à Paris ». Paris, capitale de la France, Ville lumière, lieu de tous les possibles. Mais Paris m'a dévoré trente-cinq ans de vie et m'a laissé usé par l'éclat des néons.

Mon médecin me le répète à l'envi :

« Monsieur Linard, vous n'avez plus vingt ans ! »

Au début, je prenais un air offusqué qui lui faisait hocher la tête. Et puis, doucement, insidieusement, les mots se sont incrustés dans mes neurones, y faisant

leur place, se rappelant à mon bon souvenir lorsque de nouveaux cheveux blancs ou de nouvelles rides s'invitaient dans mon reflet, sur le miroir de ma salle de bain.

Effectivement, je n'avais plus vingt ans. J'en avais même trente-trois de plus.

« Dites trente-trois ! »

Même ces mots me rappelaient mon âge : depuis combien d'années ne les avais-je pas entendus ? Quand j'étais enfant, pourtant, c'était par ces mots que commençait toute consultation digne de ce nom.

Les médecins, eux non plus, n'ont plus vingt ans.

Je n'avais pas été vraiment licencié de mon journal. Les choses avaient été faites de façon beaucoup plus sournoise. Il faut les comprendre, aussi, les responsables des ressources humaines ! Vous vous voyez, vous, annoncer de but en blanc : « Écoute, mon vieux, tu nous coûtes trop cher, avec ton ancienneté ; on va te remplacer par un petit jeune trop content de bosser pour rien, histoire de faire ses preuves » ?

Vous auriez du mal, non ? Eh bien, eux aussi. Même si c'est leur boulot. Alors ils enrobent un peu.

« Écoute, Marc, on voit bien que tu as moins la pêche qu'avant... C'est normal, à ton âge, avec tout ce que tu as donné au journal depuis trente ans ! Il serait temps de penser un peu à toi, non ? Qu'est-ce que tu dirais d'une rupture conventionnelle ? »

Ah, la rupture conventionnelle... Une belle invention du XXI<sup>e</sup> siècle. À mi-chemin de la démission et du licenciement, une espèce de divorce à l'amiable entre une entreprise et un salarié, qui évite à l'une d'avoir trop

de frais et permet à l'autre de bénéficier des allocations chômage.

Sur le papier, c'est un truc génial. Et croyez-moi, pour ce qui est du papier, je m'y connais ! Mais même bien présenté (et comme on dit : « bien présenté, moitié vendu »), le truc en question a du mal à cacher qu'il est surtout une bonne affaire pour l'employeur.

Tout l'art du responsable des ressources humaines, c'est donc de montrer au salarié tous les points positifs pour lui... et de passer soigneusement sous silence ceux qui le sont moins.

Avec moi, ça a marché du tonnerre. Mais comme je le disais, de toute façon, j'étais fatigué. Il n'y a pas eu besoin de me secouer beaucoup pour me faire tomber de l'arbre.

Je me suis donc retrouvé plein de temps libre, muni d'un petit pactole et de quelques économies que j'avais malgré tout réussi à faire. Tout cela me permettait de voir venir en attendant tranquillement la retraite.

La première semaine, je n'ai quasiment pas bougé de chez moi. La fatigue m'était tombée dessus, comme un nuage de criquets sur l'Afrique subsaharienne, dévorant tout sur son passage et me laissant exsangue, tout juste capable de descendre mes trois étages sans ascenseur pour aller faire quelques courses chez l'épicier du coin de la rue, avant de passer la journée à me traîner de mon lit au réfrigérateur.

Mon médecin avait décidément raison : je n'avais plus vingt ans.

La semaine suivante, j'ai commencé à tourner en rond dans mes trente-cinq mètres carrés. Les criquets

avaient quitté mon dos. Désormais, je me faisais l'effet d'être une espèce de cobaye enchaîné à sa roue, s'obstinant à la faire tourner de plus en plus vite, ne sachant même plus comment en descendre.

C'est à ce moment-là que l'idée a commencé à germer dans ma tête.

Quitter Paris. Voilà ce que je devais faire !

Mais quitter Paris pour aller où ?

Célibataire endurci, je n'avais quasiment plus de famille et très peu d'amis. Personne ne m'attendait ou ne m'attirait nulle part. Comment choisir où aller ?

Ce fut l'une de mes anciennes collègues du journal qui finit par allumer la mèche à partir de laquelle allait se dérouler toute cette histoire...

### 3

J'étais debout sur mon balcon, occupé à observer le va-et-vient des gens sur le trottoir, une beedie à la main. J'ai découvert ces minuscules cigarettes indiennes à mon arrivée à Paris, ai véritablement appris à les aimer lors d'un séjour au Sri Lanka, et depuis n'ai jamais cessé d'en fumer.

Fines et courtes, elles présentent l'avantage de contenir peu de tabac, aucun produit chimique (elles ne sont pas roulées dans du papier, mais dans une feuille de tendu, dont l'odeur rappelle celle de l'eucalyptus), et de réclamer une attention constante pour ne pas s'éteindre. On ne peut donc pas en allumer une sans y penser et en tirer quelques bouffées distraites : une beedie, c'est comme une bonne bière, ça se déguste.

Bon, pour en dresser un tableau complet, je dois ajouter que la taille de ces cigarettes impose que ce soient des mains d'enfant qui les fabriquent. De petites filles, le plus souvent. Parfois, le fait de m'en souvenir rend la fumée plus âcre à mes poumons. Mais finalement, c'est un avantage supplémentaire : ça m'évite d'en fumer trop.

J'étais donc là, plongé dans une rêverie obscure, à deux doigts de sombrer dans l'ennui, quand le timbre de la sonnette retentit. Mécontent, je tentai de faire celui qui n'avait rien entendu, mais mon visiteur inattendu

se fit insistant. Au quatrième coup de sonnette (un rien rageur), je consentis à me déplacer.

Écrasant au passage ma beedie dans un cendrier, je me dirigeai lentement vers la porte. À peine eus-je tourné la clé dans la serrure qu'une voix familière se mit à m'invectiver.

« Ah ben, quand même ! Monsieur daigne se déplacer ! Je t'avais vu, fumer sur ton balcon ! »

Vingt-cinq ans à peine, virevoltante et parfumée, Manon s'engouffra sans façon dans mon appartement, regarda tout autour d'elle avant de me faire face, les mains sur les hanches, secouant ses boucles blondes.

« Alors, c'est à ça que se limite ton horizon, maintenant ?

— Qu'est-ce que tu racontes ? dis-je, sur la défensive.

— Tu sais très bien ce que je veux dire, explosa-t-elle, pointant vers moi un index menaçant. Tu ne sors plus de ta tanière ! Un vrai ours en hiver !

— Et toi, tu viens jouer Boucle d'Or ? m'amusai-je.

— Très drôle... T'as pas perdu ton humour pourri, à ce que je vois.

— Si mon humour te plaît pas, qu'est-ce que t'es venue faire ici ? Je te rappelle que t'es chez moi... et que t'as sacrément insisté pour entrer !

— Un point pour toi, reconnut-elle. Tu m'offres un café ?

— Une bière, plutôt. Je n'ai plus de café.

— Ça me va ! »

Et sans plus de cérémonie, elle se laissa tomber sur mon canapé et s'installa confortablement, jambes croisées.



Manon, comme tous les journalistes de son âge, avait commencé sa carrière en enchaînant les stages. Mais contrairement à beaucoup d'autres, elle avait finalement réussi à se faire embaucher. Sa façon de vous forcer à lui ouvrir la porte n'y était certainement pas étrangère...

« Alors, quel bon vent t'amène ? demandai-je en m'asseyant face à elle, sur un tabouret.

— Un super sujet de reportage.

— Tu te souviens que je bosse plus au journal ?

— Évidemment que je m'en souviens ! C'est même pour ça que je suis là. Puisque tu bosses plus, t'as tout le temps d'enquêter.

— C'est d'une logique imparable... »

J'avais eu beau mettre tous les sarcasmes du monde dans ma voix, Manon ne s'était pas démontée. Rien d'étonnant là-dedans quand j'y repense : Manon ne se démontait jamais. C'était ce qui faisait d'elle une bonne journaliste. Une excellente journaliste.

Se redressant d'un coup, tendue vers moi comme un arc, elle avait vrillé son regard bleu dans le mien.

« C'est un vrai sujet de reportage. À l'ancienne. Un truc qui tient à la fois de la superstition aveugle et de l'affaire non résolue. »

Pour le coup, ma curiosité était piquée. À croire que même le vieux chien le plus cadennassé de rhumatismes peut retrouver son instinct de chasseur quand une odeur de gibier vient lui chatouiller le bout du nez. Malgré moi, je me penchai en avant.

« Un *cold case* ?

— C'est ça ! »

Manon avait compris qu'elle avait ferré sa prise.

Satisfaite, elle s'était de nouveau laissée aller contre le dossier de mon canapé. Et en souriant, elle avait levé son verre :

« À notre collaboration ! »

Je ne pus que lever mon verre à mon tour.

« Bon, tu m'en dis un peu plus sur ton histoire, ou tu préfères attendre la semaine prochaine ? »

J'avais mis le plus de détachement possible dans ma voix, mais Manon ne fut pas dupe. Elle me connaissait bien : elle savait que derrière mon apparente indifférence se cachait une attention affûtée.

« Qu'est-ce que tu dirais de te mettre au vert pendant quelque temps ? me répondit-elle.

— Qu'est-ce que t'entends exactement par me mettre au vert ?

— Partir en province. À la campagne.

— Tu sais que tu parles à un citadin pure souche ? me moquai-je.

— Citadin jusqu'à maintenant. Mais je suis sûre que t'as envie de quitter cette ville. »

La diablesse m'avait déjà cerné. Tout en continuant à discuter, je me mis à l'observer de plus près. Tant que j'avais bossé avec elle au journal, je m'étais surtout intéressé à ses articles, toujours fins, pertinents, dérangeants... Un peu comme leur auteur, finalement.

Tout à coup, je découvrais que Manon était aussi un joli brin de fille, dont le sourire volontiers moqueur avait quelque chose d'irrésistible. Le fait qu'elle soit venue me voir n'en était que plus agréable !